

# Quand l'inclusion passe par la danse

**CULTURE** La Troupe, compagnie de danse valaisanne composée de danseuses avec et sans handicap, réussit à créer une osmose entre chaque artiste. C'est l'un des 44 projets du mois Avenir inclusif en Valais.

PAR CHRISTINE SAVIOZ / PHOTO SABINE PAPILLOUD

«Chanter.» «Creuser.» «Jouer.» Tout en prononçant le mot de leur choix, chaque femme de la compagnie de danse La Troupe, handicapée ou pas, se met en mouvement. Au piano, la musicienne valaisanne Françoise Albelda émet quelques notes, puis s'arrête. Les danseuses continuent leurs mouvements, emportées par leur musique intérieure. Et la magie naît: l'osmose est parfaite entre les artistes qui, pourtant, font chacune leurs propres pas et gestes.



**Il y a de la joie et pas de jugement. C'est ce qui m'a décidée à oser entrer en mouvement avec ces grandes danseuses.**

ANNETTE

L'UNE DES DANSEUSES DE LA COMPAGNIE

De quoi incarner parfaitement le mot «inclusion» qui fait partie de l'ADN de la compagnie créée en 2019 en collaboration avec l'Association valaisanne d'aide aux personnes en situation de déficience intellectuelle (ASA).

C'est ce partage sans frontière que les membres de la compagnie composée de quinze personnes, dont six en situation de handicap, apprécient. «Ici, il y a de la joie et pas de jugement. C'est ce qui m'a décidée à oser entrer en mouvement avec ces grandes danseuses»,



Lors de la journée portes ouvertes, la musicienne Françoise Albelda a accompagné les danseuses, ici Yanaëlle, Fabienne et Annette (de gauche à droite), à l'accordéon.

raconte Annette, l'une des artistes sans handicap.

## La passion du mouvement

A ses côtés, Yanaëlle, en situation de déficience intellectuelle, ne cesse de sourire. «J'adore danser, je danse tout le temps. Et j'aime bien les spectacles et les projecteurs», confie-t-elle, radieuse. «Je crois qu'elle danse depuis qu'elle a appris à

marcher. Et c'est une grande travailleuse», ajoute Audrey Bestenheider, chorégraphe et cofondatrice de la compagnie. Sous les yeux des personnes présentes pour la journée portes ouvertes de la compagnie samedi à Sion – l'un des 44 projets des journées nationales Avenir inclusif –, les danseuses s'envolent, accompagnées par les deux musiciennes. «La musi-

que live a apporté un nouveau souffle au mouvement. C'est un rapport direct entre le son et le corps», souligne la chorégraphe.

Puis, lorsque les artistes dansent dans le silence, elles trouvent une connexion encore plus intense avec elles-mêmes. «Au début, c'était difficile mais aujourd'hui, j'expérimente ce mouvement intérieur», expli-

que Annette. «Je me sens bien quand je danse», renchérit Fabienne, en situation de handicap.

Chaque danseuse a un objectif défini mais le moyen de l'atteindre est libre. «Chacun s'exprime comme il le souhaite. C'est un aspect que j'apprécie particulièrement», raconte Marianne Dubosson, l'autre musicienne de la compagnie.

Toutes les artistes ont gagné en confiance en elles. Ce qui leur permet d'être à l'aise lors de leurs performances. La compagnie s'est, par exemple, produite au collège de la Planta à Sion après la sortie de classes des étudiants pour la pause de midi. Des collégiens sont même entrés en danse avec les danseuses. «D'habitude, dès que la sonnerie retentit, les étudiants sont pressés d'aller manger. Là, ils ont pris du temps pour regarder et participer. C'était fort», raconte Marianne Dubosson.

## Performances dans des endroits atypiques

D'autres performances originales ont eu lieu dans des endroits atypiques, comme dans le musée de l'ancien pénitencier à Sion où les artistes ont occupé les cellules pour créer le mouvement ou à la basilique de Valère en novembre dernier, lors de la Nuit des musées. «Nous n'avions pas prévu qu'il y ait autant de monde. Il a fallu s'adapter», explique Françoise Albelda.

Les artistes ont proposé au public un jeu de miroirs, faisant un mouvement devant les personnes qui pouvaient le refaire. «C'était selon la volonté de chacun. Personne n'était obligé de suivre.»

Aujourd'hui, la compagnie n'est composée que de femmes, mais ce n'est pas une volonté. Au contraire. «Nous souhaiterions vraiment que des hommes en fassent partie», conclut Audrey Bestenheider qui lance un appel aux intéressés.